

hôtel : excellent ! parfait ! Et vous, baron, vous n'allez plus au bois, mais à la Bourse. Très-bien ! Je suis ruiné, bonne occasion !

—Eh bien, cher ami, offrez-nous donc de cette galantine à laquelle vous êtes toujours fidèle.

Et le petit baron, sans perdre le sang-froid qui lui était habituel, passa un bras dans celui d'Albert, qu'il serra amicalement. Puis Ludovic et le petit baron prirent place à côté des amis d'Albert, qui étaient avec lui sa ruine maintenant consommée. Que ferait Albert ? que deviendrait-il ? Personne ne s'en occupait ; on déjeunait.

Le petit baron s'était mis tout près d'Albert et il eut l'art de l'arrêter dans la voie des révélations : car évidemment Albert savait quelque chose de la commission promise.

Pendant que le bruit des voix permettait les *aparte* :

—Voyons, baron, lui dit Albert, qu'est-ce que vous me prêterez ?

—Ludovic vous prêtera, lui répondit le petit baron, toujours impassible.

—A la bonne heure. C'est un charmant garçon que ce Ludovic !

Et Ludovic, se levant avec le petit baron, monta pour voir les autres étages de l'hôtel.

Ce soir-là, en revenant de la Bourse, où il avait réalisé un gain énorme, il paya l'hôtel quatre cent mille francs comptant. Cet achat le posait : Alphonse n'avait pas d'hôtel à lui.

Le lendemain, un cuisinier, au lieu d'une cuisinière, un cocher, un valet de chambre, un petit groom, le malheureux petit groom d'Albert, qui bénit le ciel en le quittant ; M. et madame Lucas, en qualité de concierges de l'hôtel, formèrent un personnel de domestiques dont M. Ludovic Argelès ne pouvait plus se passer. Avec sa livrée, son coupé, son phaéton, ses chevaux alezans, il figurerait honorairement dans le monde de la finance, et passerait à côté des princes de la Banque, même de M. Péreire, dont bientôt il serait le rival.

XII.

On disait déjà depuis quelque temps à la Bourse que Ludovic Argelès, le *futur Laffite*, comme on commençait à l'appeler du nom de son célèbre compatriote, avait "trois millions à lui," et le luxe de Ludovic ne démentait pas ce bruit, beaucoup plus vrai que bien des bruits de Bourse.

On avait pu, d'ailleurs, s'en apercevoir au ton d'égalité, presque de supériorité, que prenait maintenant Ludovic envers Alphonse. Et même Alphonse venait déjà plus souvent chez Ludovic que Ludovic n'allait chez Alphonse.

Il y aurait une étude curieuse à faire des nuances d'orgueil qui distinguent les relations de société. Ludovic était ravi de pouvoir dire : "mon cher" à Alphonse.

Ce dernier avait d'abord souri, non sans éprouver une assez vive mortification, la première fois qu'il avait eu à subir cette familiarité du parvenu ; mais ce parvenu devenait si riche, que bientôt Alphonse fut trop heureux de lui faire accepter son propre "mon cher," qu'il glissait poliment au milieu des louanges, presque des flatteries qu'il adressait à Ludovic. Au moment des premiers succès du jeune Basque, Alphonse lui écrivait encore de la manière suivante : "Il y a longtemps que je ne vous ai vu, mon cher Ludovic," mais, depuis ses triomphes récents, depuis que la Bourse le proclamait trois fois millionnaire, "mon cher Ludovic," se trouvait en tête de toutes les lettres que lui adressait Alphonse, et, au bas, celui-ci ne manquait pas de répéter cérémonieusement le nom de "M. Ludovic Argelès, banquier."

On ne le croira pas, peut-être, mais c'était par ces marques de déférence et ces petites flatteries, dans la position où il était à l'égard de son ancien secrétaire et protégé, qu'il se ménageait la bienveillance de Ludovic, dont il sentait qu'il pourrait avoir besoin.

—Ce cher Alphonse est si gracieux ! disait Ludovic à Jules. Eh ! sans doute, je suis plus riche que lui ; mais que veux-tu ? il me serait presque impossible de refuser une affaire qu'il viendrait me proposer.

Il faut dire que Jules avait remplacé Ludovic dans sa place de secrétaire auprès d'Alphonse, et qu'il avait été chargé par celui-ci de sonder leur ami commun sur un projet dont Alphonse était fort préoccupé. "Mais certainement, qu'il vienne, ce cher Alphonse ! continua Ludovic quand Jules se fut expliqué plus clairement sur l'affaire dont il s'agissait ; qu'il vienne, nous causerons de cela en déjeunant ; demain, si cela lui convient. Adieu, Jules. Et venez avec Alphonse, à moins que vous n'ayez d'autres engagements." Jules s'inclina plus profondément peut-être qu'il ne l'aurait voulu lui-même, mais Ludovic devenait si riche !

Le lendemain, Alphonse fut exact au rendez-vous.

On remarquait dans "ce simple déjeuner, comme l'appelait Ludovic, offert à un ami," un singulier faste : poularde truffée du Mans, magnifique turbot, pâté de foie gras, primeurs les plus chères, ananas, punch à la glace, car il faisait très-chaud en ce moment, quoiqu'on ne fût qu'au mois de juin ; rien ne manquait.

—Prenez donc de ce vin de Tokai, cher Alphonse, il m'arrive d'un de mes correspondants de Venise ; mais vraiment vous ne buvez pas !

—A votre santé, cher Ludovic !

Le petit baron venait d'entrer.

—Le baron ne sera pas de trop, dit Ludovic.

Il faut dire qu'Alphonse s'était assuré de son concours par une excellente commission, et que le petit baron venait précisément jouer le rôle qu'il avait accepté.

—Voilà de quoi il s'agit, reprit Alphonse quand les domestiques se furent retirés, et que l'on passa dans le